

MICHÈLE FINCK
Saignées de douceur

Rhins

Kinderszenen – Schumann

J'étais douce et je neigeais, ô Rhins, dans vos ciels.

Un soir, je suis tombée par bouches entières dans le noir
Et j'ai décru comme la lune après un meurtre.
Maintenant la neige m'est peau de bête morte.
Névés de rires sur la traîne de la langue.

« *Von fremden Ländern und Menschen* ».

Le Rhin a séparé la langue de la gorge.
Les astres se rétractent, s'entre-dévorent.
Pour toute la longueur de l'éclipse
Je tisse des trous, des intervalles.

Il Combattimento

Je suis à la proue d'une vaste terrasse. Elle surplombe de plusieurs centaines de mètres la mer Méditerranée qui vibre à l'infini derrière le treillis ajouré d'une végétation luxuriante. Je me laisse chaque jour davantage sculpter par les variations des lumières sur la mer, au matin miroitante, au soir teinte par une lune acidulée rose, orange et jaune. Souvent, à cause d'une légère brume mate,

la différence de tessiture à l'horizon entre le ciel et la mer est si faible que les rares bateaux semblent voler dans le ciel.

Pourquoi écouter, encore et encore, dans l'hypnose brûlante de ce lieu suspendu, le *Combat de Tancrède et de Clorinde*? Est-ce parce que j'ai toujours associé le nom Monteverdi à un jardin marin étagé respirant de lumière végétale?

Trois hauts arbres, longtemps contemplés de la terrasse – un pin parasol, un palmier, un cèdre – me dictent de remettre sans cesse ce disque unique, obsédant, bientôt altéré, gondolé peut-être par la chaleur. Pendant que j'écoute, un vent souple et rêche soulève par spirales le paysage: le pin parasol, déjà naturellement arqué de toute son écorce craquante vers le palmier, se penche de plus en plus vers lui – comme s'il luttait au corps à corps et d'un coup l'enlaçait de la lance, de la cotte de mailles de ses aiguilles pointues, bruissantes et rudes.

« Tancrède, ce pin guerrier, touffu et tourmenté; il se reflète sur le sol en taches d'encre sombres ébouriffées de rêves », dis-je à haute voix. « Et Clorinde, ce palmier tout frissonnant on ne sait si d'ailes ou de palmes entrechoquées; il ne cesse d'enlever et de remettre sa robe de feuillages et de rumeurs; il fait en direction du pin de grands gestes d'écume verte qui se déchire ». « Et ce vieux cèdre droit et un peu déplumé, le récitant ».

Un matin de hantise, très tôt, j'écoute une fois de plus le *Combattimento*. Soudain je m'aperçois que le soleil énorme qui se lève derrière la colline de l'autre côté de la baie passe, écarlate, au centre exact du pin: on dirait que le pin saigne le long du palmier.

Sans doute, Tancrède et Clorinde. Mais au moment où la lutte n'est déjà plus qu'un souvenir à demi rêvé. Tancrède et Clorinde pacifiés: réincarnés en arbres aux torses tendus vers les nuages, en pin et palmier citronnés d'azur. Les troncs crevassés saignent encore de mémoire; mais en haut, tout en haut, les branches en forme de luths sont d'or et tournoient.

L'invisible

J'ai longtemps cru qu'il y avait tout près, sur cette plage que me voilent les flammes frissonnantes des cyprès du cimetière, une réserve extraordinaire d'oiseaux. En effet il m'arrive parfois, quand je me penche à la fenêtre en plein ciel de la véranda ou de mon cerveau, d'entendre des sons merveilleux: quelque chose comme des pépiements de centaines d'oiseaux.

Mais chaque fois que je me précipite, dans l'espoir de découvrir ces *uccelli del paradiso*, je suis déçue: rien sur cette plage que des vacanciers montés sur les roides échasses de leurs corps qui se démaillent d'années en années comme des tricots trop portés (si peu oiseaux ces corps, si privés d'ailes, qu'on a peine à croire qu'il y ait quelqu'un pour souhaiter la résurrection des êtres dans leurs chairs). Seuls les enfants sont vivants et dansent, gonflant au vent les voiles multicolores de leurs peaux, comme s'ils étaient toujours prêts à prendre la mer ou le ciel.

L'équation des oiseaux inconnus peut-elle être résolue? Les enfants me mettent sur la voie en me conviant à un repas de fête qu'ils donnent sur la *scogliera*, énormes blocs de rocs à la proue de la plage. Leur chorégraphie a la précision d'un rituel ancestral et leurs gestes sculptent le temps comme avec la hache délicate du souvenir.

Viennent d'abord les décoctions marines: escalopes de galets sur lit de mer, soupe de cailloux aux trois épices (sable fin, mica, embruns), coquillages farcis aux algues séchées. Puis les décoctions les plus subtiles, jus de ciel, tartes d'ombre, galettes de nuages, empreintes de pas ou de pattes, à peine rehaussées par quelques décoctions sonores de plus en plus fines, sablés de plume au cri de mouette, thé d'écume, liqueur de vol de libellules, alcool de rumeur de vent ou de vague.

La plupart des convives préfèrent téter le sablier de leur vie qui s'enfuit et font semblant de tremper leurs lèvres dans les mets offerts. Quelques pelures d'âme tombent de leurs bouches.

Mais nous qui goûtons vraiment à ce repas invisible, des houppes de lumière poussent au sommet de nos crânes et des voix inouïes sortent de nos gorges comme si nous étions devenus oiseaux. Et nous volons au-dessus du vitrail de la mer, à hauteur du miroir des serres, d'une oreille écoutant la spirale limpide de nos voix, de l'autre captant les sons aigres des sans-ailes sur lesquels nous neigeons nos pépites de notes claires.

Le cochon – pendu

Semblable aux Fontaines de Jouvence peintes par les maîtres anciens, le grand retable turquoise rose et or de la mer de septembre: on y entend battre le pouls irrégulier et somnambulique des foules; elles boivent à la gourde du soleil la brume lactée éparse entre les vagues; ou elles plongent profond pour oublier l'heure dans les yeux des poissons.

Quelques couples nus et salés prennent des bains de nuit. Ils sont hélés sous la lune par un vendeur de roses: «*una rosa!, rose!*». En dansant ils s'ébrouent hors de l'eau, corps-quenouilles incrustés d'algues et revivifiés par la brasse coulée. Ne dirait-on pas qu'ils font du bouche-à-bouche avec l'écume? Qu'ils enfilent des vêtements bouffants en papier à musique transparent qui gonflent comme des montgolfières? Mais déjà ils replongent pour se rafraîchir, tout habillés et ruisselant de songes. Les portées de notes se déchirent, bues par le liquide amniotique du large.

À quelques mètres cependant, duvetées de douleur, des silhouettes maigres et hautes. Elles laissent sous le cadran solaire leurs godasses dépareillées et leurs traces d'escargots lents. Montées à cru sur le vide, elles se détournent de la mer. Il n'y

a pour elles de fraises sauvages que derrière la plage: parmi les ombres longues, projetées sur les murs du cimetière, des chats errants près des poubelles et dont les cris suraigus et cruels rayent le silence. Agathes perdues d'une partie de billes depuis longtemps finie, ces silhouettes éclairent le temps: elles rapetissent d'années en années mais se dressent encore sur leurs jambes arquées pour regarder pousser les cyprès; on dirait des sabliers de chair qui lentement s'écoulent dans la bouche des tombes; ou des icônes qui, peintes à même le bois des cyprès, se décolorent et fondent peu à peu au soleil.

Assaillie par la beauté et la souffrance des corps, suspendue à un fragile trapèze sonore volant dans le ciel, je fais le cochon-pendu dans le carrousel des nuages: « balance-toi, enfant, même si le tonnerre craque contre ton oreille comme un tronc qu'on abat, balance-toi ».

Et j'effleure de mes cheveux tantôt le vertige de la mer, tantôt celui des cyprès. Je feuillette avec douceur les pages humides et déchirées des corps. J'écoute les bruits sourds qui cognent sous chaque peau. Parfois je pose ma main plus longtemps sur un front, une épaule, une paupière, une cicatrice. Ou je glisse ma langue entre des lèvres au goût de laurier, qui m'illuminent soudain par la lueur de leur secret trop lourd, qu'elles laissent rouler d'un coup au fond de mon ventre.

Rumeurs de murs et de mer

L'architecture des corps nus étendus pêle-mêle apparente la plage à un gigantesque mikado de chair. Il frémit au vent avec un tintement de porcelaine de sable.

L'un regarde les murs, l'autre la mer. Ensemble, ils sont heureux et malheureux, à parts à peu près égales, que le soleil du soir mesure avec la balance délicate et mouvante des nuages parfois infusés de rose.

L'un déchiffre la partition des murs du cimetière marin bordant la plage: les crépis crépitent de formes bizarres et fantastiques tracées par l'érosion. Chaque dessin et filigrane, chaque relief, fissure ou entaille sur les murs n'ont-ils pas un sens? Une seule fois il a vu, il a cru voir, au comble de la souffrance, sur tous les murs érodés de Rome, non plus les lézardes que déchiffre l'œil ordinaire, mais des fresques d'une beauté inouïe révélant au feu de sa rétine, plus sensible qu'une lentille *Hasselblad*, le devenir possible du monde. Depuis il en est persuadé: le secret est là sur les murs – mais nous, pleurant de cécité, ne savons pas les lire. Et jour après jour sur cette plage, son œil, allumé comme une torche bleu azur, se braque sur les mandalas des murs, qu'il filme avec obstination et rigueur.

L'autre regarde l'écume: non pas les dessins, les entrelacs de dentelles d'eau sur le sable mouillé; mais la façon dont l'écume défait la forme, la recompose, la défait encore avec ses fuseaux sonores de Pénélope aquatique, qui toujours meurt et ressuscite et déchiquette la tapisserie qu'elle vient de tisser. L'écume est le miroir: chair du temps; rien mais rien qui se transforme en on ne sait quel laps de sens lacté, arythmique, éphémère épiphanie.

Pian pianino, l'un et l'autre échangent leurs trésors sur un ton de jumeaux conspirateurs qui font chavirer le langage. Il lui offre un peu de poussière de mur, elle de poussière d'écume. Une odeur d'algue et d'origan, voluptueuse, désarçonnante, utérine, monte par saccades dans le silence.

Et lorsque enfin ils ouvrent grand la cavité de l'oreille, ils comprennent: pour qui écoute, rumeurs de murs et rumeurs de mer n'en forment qu'une seule, profonde et sourde, mystérieuse et intermittente, insistant chœur très ancien qui les fait miauler de bonheur, comme deux chats muezzins qui s'étreignent au sommet du minaret d'un trois-mâts.

Un bruit aussi léger

Accoudée au bastingage d'un navire, je respire la brise marine et j'écoute le paysage défiler le long de ma joue comme une caresse: d'abord, des jours durant, le bleu du large criblé de lumière, puis, maintenant que nous dérivons le long du rivage, la fine miniature de la côte ligure – les petits cubes de couleurs des villes et de leur *pigna*, les trains surgis soudain derrière les palmiers et les plages dessinés au pinceau, les arches des autoroutes suspendues, les nuages torsés surplombant l'échine des montagnes de *l'entro terra* miroitantes de serres.

Le bateau tangué de gauche à droite comme une balançoire en mer, et je vole au-dessus de la vie en essayant d'attraper quelques-unes des pépites que le soleil lance par poignées dans les vagues ébouriffées.

Le rythme de la navigation est de plus en plus lent et l'on se rapproche d'un port. Je prends les jumelles pour observer une plage. Le vent de l'arrière-saison la fait osciller comme une barque de papier. Au-dessus d'elle s'effilochent des nuages transparents, langes d'anges en lambeaux.

Les *bagnini* sont occupés à démonter les cabines et à retirer les chaises longues dont ils réparent et vernissent le bois crevassé. Chose curieuse, les jumelles sont autant pour la vue que pour l'ouïe: je suis de l'oeil la flèche très douce que mes oreilles décochent et qui vient se planter sur le sable mouillé de la rive.

Tout dans cette plage à vau-vent vibre en moi: le cri des mouettes ruisselantes d'embruns, le crissement des pas sur les algues séchées, le claquement de fouet du désir sur les corps qui s'égouttent puis se mêlent, le choc monotone du bois des chaises longues que l'on rentre et de la tôle que l'on heurte, les bruissements de cigales du temps dans le miroir éraflé du ciel, le craquement d'écorce de la mémoire au fond des eucalyptus qui frissonnent jusqu'à la racine.

Je suis une caisse de résonance sur la mer qui accueille tous les bruits de la terre et il me semble que j'entends aussi, debout sur le pont du bateau, le frôlement d'ailes de deux oiseaux migrateurs sur la plage, dans le soleil qui rosit.

Deux oiseaux migrateurs, un homme et une femme au bord du bourdonnement des flots. Il lit à haute voix, peut-être du Stendhal. Sa voix, recouverte par la mer qui bouillonne, ne me parvient que par bribes, dans l'intermittente éternité de l'écume, mais une phrase entre en moi: « il fallait l'anxiété de l'amour, pour distinguer un bruit aussi léger. »

Lamineur du silence

Winterreise, Schubert

Vienne le joueur de vielle
Et je pleure sous la lampe
D'enfance où neigent de douces bouches
Comme un peu de feu à contre-soir

Vienne le joueur de vielle
Et il souffle les braises de la lampe
D'enfance et tressaillent les ailes
Cisaillées du silence
Dans l'obstiné laminoir de la mémoire

« Dreht und seine Leier steht ihm nimmer still »

Michèle Finck